

## ***Mange tes morts* – Jean Charles Hue**

Il arrive que le cinéma français poursuive des rêves d'Amérique sans savoir où les trouver, cognant ses ambitions contre des paysages hexagonaux trop étroits pour que puisse circuler un peu de mythologie. Mais à Cannes, tout est possible, avec ses collines et son *Sunset boulevard*, là où n'importe quel petit film peut prendre la roue du tank d'*Expendables 3*. L'Amérique, Jean-Charles Hue l'a trouvée, pas très loin, à quelques encablures de la Seine-et-Marne, dans une communauté de gens du voyage (les Yéniches) qu'il fréquente depuis plusieurs années. C'est là qu'il a réalisé ses deux premiers longs-métrages, sur des terrains en friches constellés de caravanes, dans des paysages péri-urbains rouillés qui ont le goût de l'Amérique rurale et de ses *white trash* nerveux. Sur ce territoire parfaitement singulier dans le cinéma français, mais très balisé de l'autre côté de l'Atlantique, Hue avait réalisé précédemment un film hésitant, balloté entre ses désirs de fiction et sa fascination documentaire pour les rituels et la langue de ses personnages. Avec *Mange tes morts*, le cinéaste fait au contraire le choix de couler tout cet univers de *misfits* sauvages dans un récit fléché, dont les formes empruntent beaucoup au genre de la *teenage rebellion*. Du crépuscule à l'aube, un homme tout juste sorti de prison embarque dans une virée sauvage ses deux jeunes frères et leur cousin. Balade rugueuse et sentimentale, le rodéo à voiture se fait initiation et voyage intérieur, où le regard fasciné d'un adolescent pour les traditions marginales de sa communauté se brise sur l'autel de la violence. Sous cet angle, le film reste un peu trop scolaire dans son désir de découper son récit selon des patrons plus illustres, ici les premiers films de Scorsese ou là les *Outsiders* de Coppola. C'est que *Mange tes morts* cherche moins la surprise (quand il le fait, c'est d'ailleurs au risque du pittoresque frelaté) qu'une reconnaissance immédiate appuyée sur des clichés d'Amérique. Et, contre toute attente, la greffe transatlantique, généralement vouée à de sanglants échecs, est ici très réussie. C'est que le cinéaste a su habilement trouver du cinéma là où il y en avait, c'est-à-dire dans la communauté qu'il filme, dans ses rites, ses élans et son phrasé. Dans cette double circulation entre ses personnages et son horizon mythologique, où les jeunes Yéniches portent en eux le nécessaire poids des morts pour faire péter les coutures de l'ordinaire, le film trouve ainsi un équilibre suffisamment épatant pour susciter l'enthousiasme.

GO